

La « Prose » hollandaise

ou

La Hollande vue par les Philosophes
(Descartes, Spinoza, Hegel)

" *Hollande, pays d'un intérêt extrême pour la culture universelle* " (Hegel)

Nombreux sont les philosophes qui ont évoqué ou analysé la Hollande dans leur œuvre ; citons pour mémoire : Descartes, Spinoza, Leibniz, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Hemsterhuis, Forster, Hegel, Huizinga¹. Nous nous limiterons ici, sans nous interdire pour autant une incursion chez d'autres auteurs, à trois d'entre eux, dont les écrits nous paraissent les plus significatifs, soit qu'ils reflètent une longue expérience du pays : Descartes et Spinoza, soit qu'à l'écart de tout préjugé, ils réfléchissent quelque aspect essentiel (fondamental) de la formation (réalité) hollandaise *éternelle* qui la distingue ou spécifie dans l'Histoire universelle : Hegel. On articulera la lecture de leurs textes autour de trois axes primordiaux (principaux), Économie, Politique, Art. S'esquissera ainsi un curieux portrait de l'*ethos* ou du *Génie* hollandais, celui d'un peuple à la fois prosaïque et poétique. Mais les Pays-Bas ne forment-ils pas le pays des étrangetés ? " La Hollande est l'Égypte de l'Europe " suggérait déjà D. Diderot (*Voyage en Hollande*) : Ch. Baudelaire et M. Proust lui feront écho en l'appelant l'un "l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe ... un vrai pays de Cocagne" (*L'Invitation au Voyage*, poème en prose), l'autre "cette mystérieuse contrée", plus proche du rêve que de la réalité (*Jean Santeuil*, Soirs d'automne). Détournant ces formules de leur signification exotique/onirique initiale, nous voudrions montrer, ce par l'intermédiaire de quelques contributions philosophiques, que la Culture hollandaise forme effectivement le lieu même des paradoxes, où Être et Idéal (Rêve) s'interpénètrent constamment, l'Imaginaire y modelant continûment le Réel et réciproquement.

I. Économie

Commençons par le franc Descartes et son tableau des conditions économiques d'une société qu'il a bien connue, pour y avoir vécu vingt ans, et en tout cas depuis une dizaine d'années, si l'on compte ses séjours antérieurs, au moment où il rédige en 1637 ces quelques lignes du *Discours de la méthode*, destinées à justifier son retrait en Hollande :

" en un pays où la longue durée de la guerre a fait établir de tels ordres que les armées qu'on y entretient ne semblent servir qu'à faire qu'on y jouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de sûreté, et où, parmi la foule d'un grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées, j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés."

Jouissant de la paix, le Hollandais semble foncièrement, pour ne pas dire exclusivement, intéressé par l'activité « économique » -" le principe d'économie régit les Hollandais " résumera ultérieurement H. de Balzac-, intérêt qu'il revendique d'ailleurs ouvertement². Et pourvu qu'on le laisse lui-même vaquer en paix à ses propres affaires, il n'interférera guère dans celles d'autrui, manifestant une sorte de tolérance par défaut d'intérêt.

Rien certes de plustivial ou vil que cette pratique centrée sur "la marchandise... [et] le profit", pour reprendre les termes de la *Lettre à G. de Balzac*. Le plaidoyer cartésien risque de tourner à la diatribe. D'aucuns n'hésiteront pas à faire grief aux Bataves de leur comportement mercantile affirmé.

¹ Descartes, *D.M.* III et *Lettre à Guez de Balzac* 5/5 1631 (cf. égal. *Lettres à Élisabeth* 21/7/45 et mai 46) ; Spinoza, *TTP* Préface, XVIII, XX et *TP* VIII-X ; Leibniz, *Œuvres politiques*, passim in *Sämt. Schriften* ; Montesquieu, *De l'esprit des lois*, passim et *Voyage de Gratz à La Haye* ; Voltaire, *Siècle Louis XIV* IX-XI ; Diderot, *Voyage en Hollande* ; Hemsterhuis, *Éb. avis du conseil d'État et Réflex. Rép. des Provinces Unies* ; Forster, *Voyage philo. et pittor. sur les rives du Rhin* ; Hegel, *Esth.* passim et surtout III. I. 3. La peinture holl. et Huizinga, *Holl. Kultur siebz. Jahrh.* (1933) et *Nederland's geestesmerk in Nederl. besch. zevent. eeuw* (1941)

² H. de Balzac, *Histoire des Treize. La Duchesse de Langeais* II (cf. *Les Parents pauvres. La Cousine Bette* XXVIII) et cf. Barleus, *Mercator sapiens* (1632) et P. De La Court, *Interest van Holland (Mémoires de J. de Witt, 1669)*

" Cet amour un peu trop prononcé pour les richesses, caractère dominant des Hollandais " notera Forster à la fin de son *Voyage* ; moins indulgent, Montesquieu vilipendait ces derniers au cours de son propre périple : " Tout ce qu'on m'avait dit de l'avarice, de la friponnerie, de l'escroquerie des Hollandais, n'est point fardé, c'est la vérité pure ". Racine avait déjà écrit : " Les Hollandais n'ont aucune religion, et ne connaissent de dieu que leur intérêt "³. Plus sereinement par contre Voltaire appellera " Amsterdam ... le magasin de l'univers "⁴ et Diderot constatera : " Le Hollandais commerce dans toutes les contrées du monde habitable. S'il n'est pas le seul négociant de l'univers, on ne peut guère lui disputer d'en être le plus grand et le plus habile " ; enfin Herder et Hegel verront dans " les Hollandais " le prototype de l'esprit commerçant pour le premier, de l'" esprit d'économie " pour le second⁵.

Pourtant cet activisme industriel et commercial, orienté vers la production et non le plaisir, et fruit du calvinisme qui a tôt façonné l'âme hollandaise, ne manque pas d'un certain mérite. N'est-ce pas lui après tout qui a permis de « vaincre » une nature au point de départ hostile, et de transformer un sol marécageux en une terre habitable ?

" Ils ont été obligés de conquérir au prix de luttes très dures et d'efforts pénibles ce que la nature offre à d'autres peuples sans luttes ni efforts ;" (Hegel⁶)

Rousseau ne pensait pas différemment lorsqu'il dépeignait " ce peuple avare, patient et laborieux qui a vaincu par le temps et la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter ". Et Voltaire assimilait justement son territoire au " plus singulier et ... plus beau monument de l'industrie humaine "⁷.

Les Pays-Bas constituent bien, conformément à l'adage national célèbre, l'*Œuvre des Hollandais*. L'assèchement du lac de Haarlem au XIX^e, rappelé par Marx, et le Plan Delta (endiguement et rehaussement des dunes) dans la seconde moitié du XX^e corroborent fortement ce travail. C'est lui également qui a rendu possible l'essor industriel de " la Hollande [devenue avant l'Angleterre] au XVII^e siècle la nation capitaliste par excellence " (idem), " le principal foyer de l'industrie européenne " (A. Comte), la formation de son empire maritime (Leibniz)⁸ et plus généralement sa prospérité encore enviable, malgré ses dimensions restreintes. L'éloge de Mendelssohn, l'apologie dithyrambique de la "Hollande ... sacrée" faite par Michelet ou l'apologue religieux, consacré par G. Duhamel à l'ingéniosité hollandaise, ne sont pas surpassés⁹.

³ *Fragments historiques. Hollande* ; cf. égal. Marquis de Sade, *Voyage en Hollande* (1769) et Lichtenberg, *Tagebuch seiner Reise nach England im Jahr 1770*

⁴ *Lettre à M.-M. du Moutier, marquise de Bernières* 7 oct. 1722

⁵ *Idées pour la philo. de l'histoire de l'humanité* XX ; *Journal meiner Reise im Jahr 1769* et *Op. cit.* t. 5 p. 135

⁶ *Ibid.* p. 134 ; cf. égal. Hotho, *Portrait de Hegel* in Rosenkranz, *Vie de Hegel* Annexe III p. 712

⁷ Rousseau, *Nouvelle Héloïse* IV. 3. et Voltaire, *Le siècle de Louis XIV* chap. X

⁸ Marx, *Capital* I. 2. p. 61 et I. 3. p. 194 ; Comte, *Cours* 56^e leçon p. 67 et Leibniz, *Consilium Aegyptiacum* p. 356

⁹ Cf. *Préface au Salut des juifs* ; *Sur les chemins de l'Europe* et *Géographie cordiale de l'Europe*

N'y-t-il pas du reste quelque chose de religieux ou, plus simplement, de « métaphysique » dans toute économie, et ce en-deçà de la « corrélation » historique, établie par M. Weber, entre ces deux domaines, dans sa fameuse étude sociologique¹⁰, largement anticipée néanmoins, dans ses attendus essentiels, par le rédacteur du *Capital* ?

Qu'est-ce qu'en effet l'économie, sinon un cycle d'échanges ? Et tous les échanges humains, tant entre l'homme et la nature, pour la production, qu'entre les hommes eux-mêmes, pour le commerce, reposent nécessairement sur des calculs ou des comptes, soit des nombres ou des normes mathématiques qui y renvoient, "figures, grandeurs et mouvements", catégories par excellence de la mécanique, explicitées par le philosophe dans son *Discours*, paru à Leiden. "La Méthode, après tout, n'est-elle point la Charte d'un empire du Nombre dont nous voyons à présent toutes les ambitions, si nous n'en voyons pas encore toute la puissance ?" (Valéry¹¹). L'industrie hollandaise ne formerait qu'une incarnation exemplaire du mécanisme cartésien¹². Or celui-ci participe pleinement d'une entreprise métaphysique / religieuse ou spirituelle, puisqu'il ne tend à rien de moins qu'à une réappropriation intégrale par l'Homme de la Nature : " nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ", pour user des fameux vocables de la 6^e partie du même *Discours*, et en conséquence à comparer / identifier l'Homme à Dieu. Ce dernier n'a-t-il pas créé le monde, comme Spinoza l'*Éthique, more geometrico*, ou : "*Cum Deus calculat, fit mundus (Pendant que Dieu calcule, le monde se fait)*" (Leibniz¹³) ?

Partant on réévaluera la tolérance batave. Au-delà de la pure indifférence aux joutes idéologiques, et sans négliger complètement cette composante, la tolérance ici en cause témoigne d'une société suffisamment assurée de son projet technique, pour se permettre la plus libre concurrence des idées, comme le remarquait le philosophe français dans sa *Lettre à Balzac*.

" Quel autre pays où l'on peut jouir d'une liberté si entière ?"¹⁴

Cette liberté ou tolérance a en retour contribué à la richesse économique des Pays-Bas, ce que souligne pertinemment le *Mémoire de Jean de Witt, le Grand Pensionnaire de la Hollande*. Nous sommes dès lors conduits à l'examen de l'état politique de la République hollandaise, telle que nous la dépeint cette fois Spinoza.

¹⁰ *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*

¹¹ *Le retour de Hollande. Descartes et Rembrandt*

¹² Cf. J. Galard, *Descartes et les Pays-Bas*. Résumé in *L'Écho des Polders* n° 10 mai 1985

¹³ *Dialogue sur la lingua rationalis*, note manuscrite en marge, cité par Heidegger, *Principe de raison* pp. 220-1

¹⁴ *Lettre à Guez de Balzac* 5/5 1631 p. 942 (Pléiade)

II. Politique

Fils d'une famille de Juifs portugais réfugiés en Hollande, l'hérétique Spinoza, lui-même né à Amsterdam, se loue de séjourner dans "une libre République", qu'il n'entendra jamais quitter, même quand l'Électeur Palatin lui proposera un poste à Heidelberg, qui l'aurait mis à l'abri de tout souci matériel. C'est qu'il prise par-dessus tout précisément cette liberté dont il peut y profiter, comme il l'explique dans sa Préface au *Traité théologico-politique*.

" Or, puisque le rare privilège nous est échu en partage de vivre dans une République, où chacun exerce librement son jugement et honore Dieu comme il lui semble bon, où la liberté est chérie, comme le plus précieux et le plus doux des biens."

Certes la liberté qu'il revendique se limite fondamentalement à la liberté intellectuelle, celle de penser ou de "philosopher", voire plus radicalement à celle qui s'accomplit dans et par la pensée, comme l'expose la 5^e partie de l'*Éthique, De la puissance de l'entendement ou de la liberté humaine*. Toutefois, et le solitaire de Voorburg ne l'ignore nullement, la réalisation de celle-ci requiert certaines conditions politiques particulières, à commencer par la liberté d'action et d'expression, conditions quasi parfaitement remplies aux Pays-Bas alors, mais qu'il est toujours bon d'invoquer, contre ceux qui seraient tentés de les restreindre indûment, d'où l'écriture des deux *Traités*, destinés justement à défendre et à promouvoir l'esprit critique.

Et de fait tous s'accordent pour reconnaître que les Province-Unies connaissaient/connassent en permanence, une grande liberté. " Votre République est très libre " observait H. Oldenburg, un correspondant allemand de Spinoza¹⁵ ; sir W. Temple louait "la liberté générale qui y régnait" et Mirabeau célébrera au XVIII^e les Néerlandais "comme le plus ancien des peuples libres"¹⁶. La décentralisation ou le partage du pouvoir, encore en vigueur de nos jours, accroît sensiblement cette dernière, préservant les individus d'une mainmise étatique excessive, typique d'un État hyper-centralisé, selon l'auteur du *Traité Politique*.

" Mais la République patricienne des Hollandais emprunte, en revanche, son nom à toute la province. D'où la conséquence que tous les sujets d'un tel État jouissent constitutionnellement, d'une liberté plus grande que ceux d'un régime d'unique centralisation."

Apparue à la fin du XVI^e, lors de l'Union d'Utrecht, ce que les Français appelaient à tort, mais aucunement par hasard, car la Hollande reste aujourd'hui la plus importante des Provinces, "la République de Hollande" était composée d'"environ cinquante républiques toutes différentes", réunies en " sept provinces, grandes ou petites, qui ont chacune une voix " (Montesquieu¹⁷).

¹⁵ *Lettres VII et XIV* ; cf. égal. De La Court, *La Balance politique I*.

¹⁶ Temple, *Rem. sur l'état des Provinces-Unies* (1672) et Mirabeau, *Discours aux Bataves sur le stathoudérat* (1788)

¹⁷ *De l'esprit des lois IX*. 1. et 3.

Les minorités y sont naturellement protégées, au point qu'on citera ce pays ou telle de ses parties en exemple de la coexistence pacifique des différences, ce que, à la suite de Descartes, fait Spinoza lui-même à la fin de son premier *Traité*.

" La ville d'Amsterdam n'a-t-elle pas expérimenté les bienfaits d'une grande liberté ? Ce qui ne l'empêche pas de se développer sans cesse, en tous les domaines, sous le regard d'admiration des autres peuples. Dans cette florissante République et ville splendide, des hommes –de toute origine nationale et appartenant à toutes sortes de sectes religieuses- vivent dans la concorde la plus parfaite !"

Quel autre État de l'époque, et peut-être de maintenant, pourrait se prévaloir d'une telle liberté et/ou tolérance, elle-même codifiée par "l'incomparable Grotius", comme le nomme Leibniz¹⁸. Hemsterhuis, un penseur et politique néerlandais du XVIII^e était assurément habilité à juger et à écrire : " Cette nation, depuis si longtemps accoutumée à jouir d'une liberté plus grande qu'aucune autre nation policée de la terre "¹⁹. Les Pays-Bas n'ont-ils pas été de tout temps une terre d'accueil et de refuge pour les minorités persécutées dont les Juifs ibériques (Marranes), auxquels appartenaient les parents de Spinoza, les Huguenots français qui ne furent point étrangers au développement économique de cette région, et toutes sortes de sectes qui pouvaient s'y exprimer et pratiquer librement leur culte ?

Dans sa correspondance Descartes ne manque pas de s'étonner de cet extrême libéralisme hollandais et ne se trouve pas loin de le juger excessif :

" j'ai été une fois avec M. de N. et M. Hesdin à une lieue de Leyde, pour voir par curiosité l'assemblée d'une certaine secte de gens, qui se nomment prophètes, et entre lesquels il n'y a point de ministre, mais chacun prêche qui veut, soit homme ou femme, selon qu'il s'imagine être inspiré, en sorte qu'en une heure de temps nous ouïmes les sermons de cinq ou six paysans ou gens de métier."²⁰

Pourtant -faut-il le lui rappeler ?- sans cette ouverture aux autres, ni lui ni Galilée, ni Locke, Leibniz, Bayle, Montesquieu, Voltaire ou Rousseau n'eussent jamais pu méditer ou éditer ici. Voltaire s'avérera, pour une fois, plus clairvoyant ou plus perspicace, lorsque de La Haye il notera : " J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées que cet esclavage dans lequel on veut mettre chez vous l'esprit humain "²¹.

Le libéralisme batave doit être correctement compris : il importe de ne point le confondre avec ce qu'ensuite on désignera de tel en économie ou ailleurs, et qui n'est en réalité qu'une transposition, à peine voilée, de la loi de la jungle et mérite plutôt la dénomination de naturalisme. Car, et ce n'est qu'un paradoxe apparent, la liberté hollandaise s'accompagne de contraintes ou mieux de lois ou règles (contraintes consenties) essentiellement d'imposition, très strictes et sévères.

¹⁸ *Nouveaux Essais* IV. 16.

¹⁹ *Ébauche d'un avis du conseil d'État* in J.H. Halbertsma, *Letterkundige Naogst* p. XIX (Deventer 1840-1845)

²⁰ *Lettre à Mersenne* 13 nov. 1639

²¹ *Lettre au marquis d'Argenson* 8 août 1743

Celles-ci ne sont-elles pas la condition obligée d'une liberté authentique et donc universelle ? Comment garantir en effet à tous une égale liberté, en l'absence de moyens équitablement répartis ?

En outre seules d'importantes ressources étatiques permettent d'entretenir une armée capable de protéger l'indépendance et la paix contre des visées impérialistes étrangères, comme le souligne le philosophe néerlandais dans son second *Traité*.

" Lorsqu'il s'agit de protéger la paix et la liberté, les frais les plus lourds sont acceptés, car le but vaut bien que les citoyens les supportent. A-t-on jamais vu un peuple payer des droits d'imposition aussi nombreux et aussi élevés que les Hollandais ?"

A de telles menaces les Hollandais ont jadis payé un lourd tribut, lors de leur soulèvement contre le très catholique voire fanatique Philippe II d'Espagne, offrant alors " un exemple mémorable à tous les peuples " (G. de Balzac²²). Rousseau et Condorcet remémoreront le même exploit²³. Avec Leibniz et Voltaire cette fois²⁴, on se ressouviendra de cet autre exemple de la détermination des Bataves, qui n'hésiteront pas à rompre les digues pour déjouer le projet d'invasion de leur pays par Louis XIV, faisant ainsi taire les rodomontades françaises²⁵.

" Mais de même que les grandes forces militaires de Philippe II avaient été brisées par la résistance des Hollandais, cet héroïque peuple fit échouer aussi les projets ambitieux de Louis XIV." (Hegel)

Ils imposeront plus tard, en 1713, à ce dernier la signature du Traité d'Utrecht qui mit un terme à la guerre de Succession d'Espagne.

La lourdeur fiscale évoquée, une des causes des événements glorieux cités, reste encore valable. Pour avoir saisi, sans elle, la liberté se réduirait à un vain mot, et pour l'avoir volontairement instaurée, les Néerlandais ont conquis leur liberté sur la fatalité historique et sociale, de même qu'ils avaient déjà conquis leur territoire sur la fatalité naturelle, selon le parallèle du dialecticien.

" Les Hollandais ont créé eux-mêmes la plus grande partie du sol sur lequel ils vivent et ont été obligés de le défendre sans cesse contre les assauts de la mer ; les bourgeois des villes et les paysans ont, par leur courage, leur endurance, leur audace, secoué la domination espagnole sous Philippe II, fils de Charles-Quint, ce puissant roi du monde, et ont conquis avec la liberté politique, la liberté religieuse." (idem²⁶)

En sauvegardant pendant si longtemps leurs conquêtes, les "États de Hollande", présentés dans les *Traités*, vérifient au plan politique la doctrine du philosophe, montrant qu'il y a fort loin de la "conviction ordinaire du vulgaire" qui amalgame liberté et spontanéité, au concept de Liberté, exposé à la fin de l'*Éthique* et pour lequel il n'y a point d'incompatibilité entre Liberté et Loi ou Raison.

²² *Discours politique sur l'État des Provinces-Unies des Pays-Bas*

²³ *Discours sur les sciences et les arts II* et *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain IX* ; cf. égal. Schiller, *Histoire du soulèvement des Pays-Bas* et Hugo, *La Hollande in Dernière Gerbe*

²⁴ *Réflexions sur la déclaration de la guerre* p. 186 et *Le siècle de Louis XIV* chap. X

²⁵ Cf. Corneille, *Les victoires du Roi sur les États de Hollande* et La Fontaine, *Lettre aux Hollandais*. Virelai

²⁶ *Philo. de l'histoire* p. 330 et *Esthétique* t. 2. I p. 130 ; cf. égal. B. Kriegel, *La République et le Prince moderne*

Leibniz renverra pareillement au modèle du " gouvernement des Provinces-Unies, où on se range assez ordinairement à la raison dans les matières importantes de l'État "²⁷.

Est-ce dire que l'État néerlandais soit ou fut idéal ? Mais, outre qu'il n'existe pas d'état idéal sauf au " pays d'Utopie ", selon l'expression spinoziste du début du *Traité politique*, il est clair qu'en tant qu'état historique, l'État hollandais subit, comme tout autre état, les vicissitudes de l'histoire et peut parfaitement faillir ou trahir ses principes à certaines occasions. Avec Spinoza, qui y revient par trois fois dans son œuvre, souvenons-nous seulement de la mort tragique des Grands Pensionnaires hollandais (Oldenbarnevelt et de Witt) qui illustre précisément où conduit l'oubli de " la liberté des citoyens ", constitutive de l'État où il vivait : à la tyrannie. Ce disant, il rend son ami et protecteur, " l'illustre et malheureux Jean de Witt " (Condorcet²⁸), en partie responsable de son propre assassinat, acte qu'il avait à l'époque violemment condamné, le qualifiant de " barbare "²⁹ : il justifie par là-même l'utilité d'une réaffirmation permanente des Principes politiques fondamentaux, objet même de ses écrits politiques qui s'adressent à des hommes, des êtres nobles et vulgaires en même temps.

Parce qu'il a su, en dépit de quelques errements, les conserver et même leur redonner, après "certaines crises... la vigueur de la jeunesse", l'État néerlandais incarne, sinon un gouvernement idéal, du moins l'Idéal de toute Cité humaine digne de ce nom : la *République* (Platon), la Démocratie, ou, ce qu'avant Hegel, Spinoza dénommait déjà et simplement la Liberté, dans la conclusion du *Traité théologico-politique* - "Bref, le but de l'organisation en société, c'est la liberté". Nous pouvons aussi bien le nommer l'« Égalité » dont Voltaire voyait la quasi réalisation à Amsterdam - "De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un homme insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied sans laquais au milieu de la population. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. Ou ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie "³⁰. C'est dire l'importance et l'intérêt historiques de ce Pays, importance qui n'a pas échappé au philosophe germanique, Hegel, au moment où il fait allusion au refus de son pair de quitter sa contrée.

" Il demeura en Hollande, pays d'un intérêt extrême pour la culture universelle, qui a été le premier en Europe à donner l'exemple d'une tolérance universelle, et qui procurait un havre de liberté de pensée à de nombreux individus "³¹.

²⁷ Lettre à Burnett 18/7/1701 in *Le Droit de la Raison* p. 79

²⁸ *Esquisse d'un tableau ... IX*

²⁹ Cf. *Œuvres* 1 p. 174 n. 3 (éd. Ch. Appuhn G.-F.)

³⁰ Lettre à M.-M. du Moutier, marquise de Bernières 7 oct. 1722

³¹ *Histoire de la Philosophie* III. 2. t. 6 p. 1446

Cet intérêt sera redoublé par celui qu'il attachera à une autre production néerlandaise, fortement liée à la première, car rendue possible par elle, la Peinture. Seule en effet une société libre peut donner pleinement naissance à l'activité libérale par excellence, l'Art. Il appartiendra au rédacteur de l'*Esthétique* d'esquisser l'analyse de la Peinture, domaine où ont particulièrement brillé les Hollandais, et d'y remarquer ce curieux, et simultanément très humain, mélange de prose et de poésie, mais dont les Bataves ont fait un trait si caractéristique de leur nature. Nous l'avons déjà observé chez l'*homo oeconomicus* et l'*homo politicus* néerlandais. Il suffira de le vérifier chez l'*homo artisticus* pour parachever notre épure de l'âme hollandaise.

III. Art

Toute interrogation sur l'Art hollandais commencera nécessairement par une question préalable : comment des hommes, apparemment si dénués de toute aspiration métaphysique (spirituelle)³², ont-ils pu être à l'origine, au XVIII^e siècle, et même avant, d'une des galeries les plus belles et les plus imposantes de chefs-d'œuvre picturaux universels ? Hegel ne manque pas d'affronter cette difficulté dans le chapitre de ses *Leçons sur l'Esthétique* consacré à la peinture hollandaise.

" C'étaient des citoyens, des bourgeois industriels, avisés, qui, contents de leur activité, ne visaient pas trop haut, n'avaient pas de grandes ambitions."

Capables de vaincre la mer et en mer, chevaliers d'industrie ou de la finance et héros militaires, ils semblent peu enclins par contre à la spéculation et à la beauté purement désintéressées. On exceptera certes Spinoza, mais ce dernier n'était indubitablement pas néerlandais de souche. La plupart des penseurs autochtones furent plutôt moralistes comme Erasme, juristes comme Grotius, ou savants comme Leewenhoek, Huyghens ou Lorentz, que philosophes proprement dits. Quant aux artistes, nul d'entre eux n'a vu sa renommée franchir durablement les frontières de son pays, sans qu'on puisse imputer cet échec à "la seule langue", comme le note justement Huizinga³³. Quel amateur étranger de poésie, fors un érudit, pourrait citer le nom d'un poète ou écrivain hollandais, Huyghens, père du précédent, Vondal et Multatuli dont on fête cette année respectivement le tricentenaire de la mort, le quatre centenaire de la naissance et le centenaire du décès, inclus ; quel mélomane non indigène, hormis un musicologue averti, nommerait un grand compositeur néerlandais, fût-ce Sweelinck ?

Diderot et Kant déniaient aux Bataves tout sens esthétique. Lors de son *Voyage*, le premier notait : "Dès le commencement le génie s'est tourné vers le commerce, et l'on s'est plus occupé à amasser de l'argent qu'à cultiver les lettres dont les progrès sont incompatibles avec l'esprit mercantile".

³² Vide Hegel, *Correspondance* I p. 262

³³ *Holländische Kultur* p. 37

Le second, opposant les Hollandais à tous les autres peuples européens, et surtout aux Français et aux Anglais, soulignait dans ses *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* : " La *Hollande* peut être considérée comme le pays où un goût un peu raffiné ne se remarque à peu près pas. ... Le *Hollandais* affectionne l'ordre et le travail, et, ne regardant qu'à l'utile, il a peu de goût pour ce qui est beau ou sublime dans un sens plus délicat ". Et pourtant il y a eu Bosch, Bruegel, Rubens ... et, au *Siècle d'Or*, toute la floraison d'artistes peintres distinctement néerlandais, Hals, Hobbema, Koninck, Potter, Rembrandt, Ruysdaël, Van Goyen, Vermeer etc. Comment comprendre un tel paradoxe ?

Assurément, nous l'avons-nous-mêmes affirmé, l'entreprise économique hollandaise fut déjà en soi une aventure métaphysique. Mais cette réponse ne saurait satisfaire totalement, vu qu'elle est trop générale pour rendre compte d'un phénomène si singulier et spécifique, voire limité, que fut l'apparition, l'épanouissement et le succès aux Pays-Bas de tant de talents picturaux au XVII^e siècle. A l'exception de Van Gogh, Mondrian et de Kooning, et encore, puisqu'une bonne partie de la carrière de ces trois peintres s'est déroulée à l'étranger, ce phénomène ne s'y est plus reproduit. Qui plus est, la « grandeur » de l'activité industrielle n'empêche pas celle-ci de relever de l'économie et de s'inscrire dans une sphère qui n'est pas de l'« ordre artistique », même si elle ne lui est point entièrement incommensurable. Ne restent dès lors que deux solutions pour expliquer l'énigme de la peinture hollandaise : soit minimiser après-coup la valeur de cette dernière, pour l'accorder au présumé manque de génie de l'âme hollandaise, soit, en s'appuyant d'emblée et exclusivement sur les tableaux eux-mêmes, remettre en cause ledit manque et décélérer en celle-ci un don pour l'art (le spirituel), et essentiellement pour les arts picturaux ou plastiques, afin de saisir en même temps et la richesse de la peinture en cette contrée et le peu de témoignages consistants de toute autre forme d'Art. L'interprétation hégélienne de la peinture hollandaise oscillera constamment entre ces deux solutions, ne sacrifiant du coup aucune des composantes du caractère néerlandais.

Partant d'une comparaison entre la peinture italienne, hollandaise et allemande, le philosophe conclut dans un premier temps, avec d'autres, à la supériorité de celle-là sur les deux suivantes, ne serait-ce que par la carence d'élévation qu'elles trahiraient.

" La différence essentielle qui les sépare de la peinture italienne consiste en ce que ni les Hollandais ni les Allemands n'ont su ou voulu s'élever à ces formes ou expressions libres et idéales qui facilitent le passage à la beauté spirituelle transfigurée."

Quels que soient leurs mérites techniques, les maîtres hollandais nous émouvraient ou toucheraient moins que les maîtres italiens.

Alors que ceux-ci parleraient profondément à notre âme, ceux-là nous frapperaient par l'insignifiance de leurs sujets ; tout au plus nous charmeraient-ils par leur naïveté. Or celle-ci n'est-elle pas généralement le signe d'une certaine immaturité ou puérité ?

" Il n'en reste pas moins que lorsque nous comparons ces œuvres de maîtres hollandais à celles des maîtres italiens, celles-ci nous attirent davantage, car les Italiens ont l'avantage de posséder, en même temps qu'une profonde intimité religieuse, une imagination pleine d'esprit, libre et amoureuse de beauté. Les figures hollandaises nous captivent, certes, par leur innocence, leur naïveté et leur piété, elles dépassent même parfois par la profondeur de l'âme, celles des meilleurs Italiens, mais les Hollandais n'ont pas su s'élever à la même beauté de la forme et à la même liberté de l'âme."

Bref les Italiens auraient déjà " pleinement réussi " là où les Hollandais échouèrent, leur peinture demeurant irrémédiablement prosaïque, pour ne pas dire vulgaire.

A se restreindre au contenu de la peinture, le jugement semble pertinent. Le choix même des thèmes s'avère ici symptomatique. Que peignent les Hollandais ? " La nature vulgaire ", natures mortes, animaux, paysages ou " la prose de la vie "³⁴, portraits, scènes de genre - " ces magots [ou] de la boue " aurait proféré Louis XIV à propos de ces dernières -, intérieurs ; dans les deux cas le strict quotidien. " On est enchanté par la magie de leur clair-obscur ... Mais ils n'ont peint que des passions basses ou bien une nature ignoble. La Scène de leurs tableaux est une boutique, un corps de garde, ou la cuisine d'un paysan : leurs héros sont des faucons " (Du Bos³⁵).

" La dernière contribution de la peinture allemande et hollandaise consiste dans la fusion totale avec le profane et le quotidien et, en rapport avec cela, dans la différenciation de la peinture en un grand nombre de genres variés qui se sont développés indépendamment les uns des autres tant du point de vue du contenu qu'à celui du mode de représentation."

Une telle peinture réaliste traduirait le « réalisme » ou la simplicité du tempérament batave. Il y aurait bien alors concordance entre le génie d'une nation et celui de sa peinture, concordance par le bas en quelque sorte.

" Cette population intelligente, douée pour l'art, veut également déployer dans la peinture son tempérament robuste, droit, sobre et facile ; elle veut retrouver dans ses tableaux, dans toutes les situations possibles, la propreté de ses villes, de ses maisons, de ses ustensiles domestiques, jouir de sa paix domestique, des parures honorables de ses femmes et de ses enfants, de l'éclat de ses fêtes municipales, de l'audace de ses marins, de la renommée de son commerce et de ses navires, qui naviguent sur toutes les mers du monde."

Ainsi conçue ces productions justifieraient-elles néanmoins encore leur titre d'art ou de peinture ?

" On est donc en droit de se demander si des œuvres pareilles méritent encore d'être considérées comme des œuvres d'art véritables."³⁶

Toute œuvre qui se limiterait à la reproduction de la réalité formerait-elle une œuvre d'Art ? Le philosophe (?) Diderot en tout cas déniait vivement, dans son *Voyage en Hollande*, aux peintres néerlandais le qualificatif d'« artistes » authentiques, dénonçant leurs supposées limites et ne leur concédant en définitive que celui de fabricateurs avisés ou d'habiles « techniciens ».

³⁴ *Esthétique* t. 7 p. 65 ; t. 2 I p. 130 et t. 5 p. 134 : cf. égal. Huizinga, *Holländische Kultur* p. 46

³⁵ *Réflexions sur la poésie et la Peinture* 2^e partie Sec. VII p. 72

³⁶ *Esth.* 5 p. 131 ; cf. N. Grimaldi, *L'art ou la feinte passion* chap. VI La peinture hollandaise selon Hegel et Schopenhauer, *Monde comme Volonté et Représentation* III 38 et 48

" On connaît suffisamment les grands maîtres de l'école hollandaise. Ne serait-ce pas l'esprit de commerce qui a rétréci la tête de ces hommes merveilleux ? Si habiles qu'aient été les peintres hollandais, ils se sont rarement élevés à la pureté du goût et à la grandeur des idées et du caractère ". Et quand Fromentin entend, dans ses *Maîtres d'Autrefois*, attribuer aux créateurs hollandais ce simplisme comme une marque d'honneur, les termes qu'il utilise cachent mal la nature peu glorieuse de cette peinture, ou plutôt de l'idée qu'il s'en fait. " Le moment est venu de penser moins, de viser moins haut, de regarder de plus près, d'observer mieux et de peindre aussi bien, mais autrement. C'est la peinture de la foule, du citoyen, de l'homme de travail, du parvenu et du premier venu, entièrement faite pour lui, faite de lui ". Le constat paraît sans appel.

Mais tous deux avaient-ils pris réellement le temps de regarder les tableaux lors de leur voyage ? Surtout se faisaient-ils une idée adéquate de l'Art, qui seule rend possible une telle observation ? Car si nul ne peut soupçonner Fromentin, contrairement à Diderot, de n'avoir pas consacré l'essentiel de son séjour à visiter les musées hollandais, il est en revanche permis de mettre en cause leur commune conception de l'Art en général, et de l'art hollandais en particulier. Un tableau qui se contenterait de restituer le réel, relèverait d'une adroite imitation mais non de la peinture, puisqu'il lui manquerait l'essentiel, le travail de la forme et notamment de la couleur qui caractérise l'œuvre picturale en tant que telle et la distingue de la pure photocopie. "C'est donc la couleur, le *coloris* qui constitue l'élément par excellence de la peinture" (Hegel). Qui contestera aux Bataves, et ce dès "les vieux Hollandais... Van Eyck, Memling, Scorel" (idem³⁷), la maîtrise absolue de la couleur ?

"L'art hollandais a porté au plus haut degré de perfection d'une part, la magie qui se dégage de l'emploi de la lumière, de l'éclairage et du *coloris* en général, et, d'autre part, la vivante caractérisation de ses sujets, sans jamais se départir de la vérité qu'exige le grand art."

"Ils sont ainsi parvenus à peindre la lumière même. On est enchanté par la magie de leur clair-obscur" reconnaissait déjà l'abbé Du Bos³⁸. Pour nous en convaincre contemplons ne serait-ce qu'une toile d'un Maître hollandais.

Soit la *Vue de Delft* de Vermeer, "le plus beau tableau du monde" d'après Proust, avec son fameux "petit pande mur jaune" dépeint par l'auteur de *La Recherche*³⁹. Celui-ci se détache d'une perspective, toute entière baignée par les mille et une nuances du bleu, du gris et du rouge, elles-mêmes reflétées dans le *coloris* incertain de l'eau, comme si ces différentes couleurs s'entre-répondaient.

³⁷ *Op. cit.* t. 7 p. 80 et t. 5 p. 137

³⁸ *Op. cit.* ibidem

³⁹ *Correspondance g^{ale} Lettres à J.L. Vaudoyer et La Prisonnière*

Que voit-on finalement dans ce tableau sinon un vrai dialogue ou miroitement des couleurs mêmes ? La sensation d'un véritable mirage saisit le spectateur face à une ville si chatoyante ou irréaliste. Sommes-nous en présence d'un Rêve ou d'une Réalité ? Il suffit de poser la question pour comprendre que la peinture ne peut être perçue comme une simple représentation mais doit être appréhendée comme jeu ou Magie des formes et des couleurs en soi.

" Or, c'est cette maîtrise dans l'obtention des effets les plus frappants par la magie de la couleur et les mystères de leur charme qui acquiert cette fois une valeur en soi."

A partir de ce moment seulement elle sera intelligée, conformément à son essence propre, comme « Peinture » c'est-à-dire Tableau ou *Vue* et non comme une revue brute de l'existant. Le support de ce jeu, ville ici, mais il s'agit en fait à peine d'un quartier, aurait pu être tout autre, nature, vase, personnage, etc. ; il n'a de toute façon qu'une valeur anecdotique et secondaire. Le contenu représenté y devient " tout à fait indifférent "⁴⁰, comme dans l'art dit « abstrait ».

Un critique actuel, plus proche pourtant de l'interprétation fromentienne qu'hégélienne de la peinture hollandaise, écrira à propos du maître de Delft : " Vermeer neutralise la représentation par la puissance de la présentation, et c'est en cela qu'il est « moderne » " (T. Todorov⁴¹). Il n'est pas exagéré d'y deviner ou présumer les signes annonciateurs et de l'« impressionnisme » et du « formalisme » contemporain.

De ce point de vue -mais n'est-ce point l'unique acceptable en art ?-, les objets représentés perdent leur substance objective et se transfigurent en signes subjectifs dotés d'une signification ou valeur toute autre que celle qu'ils détiennent dans le réel pré- ou extra-esthétique.

" Mais ce qui nous attire dans ces contenus, quand ils sont représentés par l'art, c'est justement cette apparence et cette manifestation des objets, en tant qu'œuvre de l'esprit qui fait subir au monde matériel, extérieur et sensible, une transformation en profondeur."⁴²

Pour le dire en clair, on se trouve confronté à une métamorphose proprement métaphysique. Dématérialisées/spiritualisées, les choses (images) se transmutent en symboles d'une Idée. Une *Allée* (Hobbema), un *Pont* (Rembrandt) ou une *Ville* (Ruysdaël, Van Goyen, Vermeer) cessent de valoir comme des référents naturels ou urbains pour devenir, par le « jeu » même de leur disposition et coloration, où seul importe le contexte ou le contraste et non les éléments pris un à un, les signifiants à la fois particuliers et universels d'une Rêverie (Tableau) métaphysique, sur l'Infini si l'on veut ; il n'est pas jusqu'aux toiles d'apparat (Hals, Rembrandt ...) où l'on ne déchiffrera un sens philosophique.

⁴⁰ *Esthétique* t. 5 p. 137 et t. 2 I p. 120

⁴¹ *L'Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVII^e siècle. Le sens de la peinture holl.* p. 178

⁴² *Esthétique* t. 2 I p. 120

Dans son *Introduction à la peinture hollandaise*, parlant de la (trop) célèbre et mal dénommée *Ronde de Nuit* de Rembrandt, et analysant plus particulièrement " cette fée lumineuse " qui perturbe l'agencement ordonné d'une Compagnie en train de relever la garde en plein jour, Claudel ne craint pas d'y décrypter, à juste titre, le tableau de " la pensée elle-même surprise en plein travail au moment où l'idée s'y introduit et pratique une brèche qui détermine l'ébranlement de l'ensemble ". Fromentin n'eût pas désavoué une telle lecture spéculative. En dépit de ses prémisses très réalistes, il finit en effet paradoxalement par conclure au caractère abstrait ou métaphysique du même peintre. "Il a fait ainsi dans tous ses ouvrages, œuvre d'analyste, de distillateur, ou pour parler plus noblement, de métaphysicien plus encore que de poète". Faisant le bilan de l'œuvre de ce dernier, il aura du reste cette formule heureuse et hégélienne : " Son idéal, comme dans un rêve poursuivi les yeux fermés, c'est la lumière : le nimbe autour des objets, la phosphorescence sur un fond noir ".

Et il aura bien pu suggérer, quelques lignes plus haut, que ce peintre " est le moins hollandais des peintres hollandais ", il ne saurait cependant rien changer à cette évidence incontournable : Rembrandt est né, s'est formé, a travaillé, a été reconnu et est mort dans la Province de Hollande. Ce qui s'applique à lui, doit pouvoir se dire, à un degré ou à un autre, de tous les autres peintres, ses compatriotes, y compris les plus méconnus ou modestes.

Leur peinture et partant le peuple qui l'a produite ne furent pas, dépourvus d'une disposition spirituelle (métaphysique), et n'ont aucunement à rougir de leur comparaison avec les Italiens. On pourrait même inverser la hiérarchisation proposée au début de notre analyse.

" Cependant toutes les écoles de peinture n'ont pas possédé au même degré le sens du coloris, et c'est un fait tout à fait remarquable que seuls les Vénitiens et surtout les Hollandais se soient révélés comme les plus excellents virtuoses de la couleur."⁴³

Quiconque a déjà visité les musées d'Italie et de Hollande s'imprégnera aisément de ce jugement et ce sans même tenir aucunement compte de la qualité matérielle respective des dits lieux, architecture, salles, accrochage ou éclairage des tableaux etc.

Les œuvres seules suffisent à trancher. Ternes et répétitives, parce que centrées fondamentalement sur un seul et unique motif, le religieux en Italie -nous ne pensons bien entendu qu'aux œuvres anciennes-, elles sont davantage « colorées » et variées aux Pays-Bas. A la fin du XVIII^e, le portraitiste J. Reynolds conseillait à ses confrères de se mettre à l'école des Hollandais " pour apprendre l'art de peindre " et, un siècle plus tard, le romancier J.-K. Huysmans s'écriera : " Ah ! la Hollande est le pays des arts !"⁴⁴.

⁴³ *Op. cit.* t. 7 p. 81

⁴⁴ *Voyage en Flandres et en Hollande* (1781) et *En Hollande* (1877) in *L'Herne*, Huysmans

L'on s'évertuera certes à rapporter cette supériorité hollandaise aux conditions climatiques dans lesquelles vivaient ces Maîtres et l'on tentera ainsi de relativiser leur mérite individuel.

" Cette virtuosité que nous soulignons peut, en ce qui concerne les Hollandais, s'expliquer par le fait qu'ayant toujours devant eux un horizon brumeux, vivant dans une atmosphère grise, ils étaient d'autant plus enclins à étudier, à relever le coloré dans tous ses effets et dans toute la variété de l'éclairage, des reflets, des jeux de lumière et à y voir la tâche principale de leur art."⁴⁵

Admirateur de l'*Esthétique*, Taine transformera dans sa propre *Philosophie de l'Art* ce qui pour le philosophe allemand se réduisait à une hypothèse heuristique ou à la position d'une condition, en cause ou fait nécessaire et voudra expliquer la peinture aux Pays-Bas par des facteurs naturels. " Tel est le coloris que la lumière de Hollande a fourni au génie de Rembrandt ".

Ce visant, il confondra condition (fait) et cause (nécessité), sans se rendre compte que conditionner ne veut pas dire produire, ou que favoriser ou permettre ne signifie point créer. Sinon n'importe quel Hollandais eût dû s'appeler Rembrandt ou en avoir eu le génie, soit avoir " révélé les secrets de magie, la poésie de la lumière hollandaise ", comme le remarquait justement Montégut en ses *Impressions de Voyage et d'Art aux Pays-Bas*.

Il convient de modifier le rapport classique entre Art et Réalité. Car si, dans l'ordre chronologique, le réel, nature, site, homme, précède bien son élaboration esthétique, nature morte, paysage, portrait, dans l'ordre logique, celle-ci est au fondement de celui-là, pour autant qu'elle nous ouvre son accès. C'est en effet l'Art qui, en recomposant les différents éléments du Réel, nous dévoile son essence ou sa structure véritable. L'exemple de Rembrandt, déjà souligné, est éloquent. S'il est vrai que ce dernier "a révélé ... la poésie de la lumière hollandaise", alors force est de conclure que c'est lui qui, par son œuvre, a créé, mis à jour, la luminosité du Ciel hollandais. "Ô votre ciel, fils de Rembrandt !" pouvait chanter Verlaine à la fin de sa visite (invitation) de *Quinze jours en Hollande* et Proust dessiner " Ton ciel toujours un peu bleu " dans son poème *Dordrecht (Lettres à R. Hahn oct. 1902)*.

Sans ce peintre et d'autres de la même époque, Koninck, Ruysdaël, Vermeer essentiellement, non seulement nul n'apercevrait aujourd'hui cette lumière, mais celle-ci n'existerait rigoureusement pas, une lumière inaperçue équivalant à la pure obscurité. Ne serait-ce pas la signification avérée et profonde du fameux clair-obscur de Rembrandt ? Plus qu'un procédé, cher au peintre de Leyde, cette technique, préfigurée déjà dans le *sfumato* de Léonard de Vinci, désigne l'essence même de l'Œuvre pictural dont le but consiste précisément, par le seul jeu des figures et des couleurs, à rendre clair (visible) l'obscur (l'invisible), soit à donner forme à l'informe ou encore à mettre au jour la Réalité qui, sans cette opération, s'abîmerait dans le chaos des apparences.

⁴⁵ *Esthétique* t. 7 p. 81

Dans ce travail ce que nous nommons usuellement le monde ou la nature, et qui n'est en fait qu'un kaléidoscope d'images ou d'apparitions, ne fournit que les éléments (la matière). Le Réel effectif (vrai) ne surgit quant à lui qu'après-coup, une fois l'œuvre achevée (la forme). En conséquence l'on s'adressera aux peintres et non à un présumé réel extérieur pour savoir ce que sont la nature et l'homme. Loin d'être une imitation de la réalité, la Peinture constitue celle-ci. En ce sens M. Yourcenar était fondée de noter dans sa Postface à *Un Homme obscur* : " la Hollande du XVII^e siècle, que nous avons tous visitée à travers ses peintres " ; et Camus d'assimiler, au début de *La Chute*, la Hollande à un rêve : " La Hollande est un songe " : elle est bien la création ou la rêverie de ses Artistes.

Tous les poètes s'accordent sur ce point, de Baudelaire dans *L'Invitation au Voyage* à Aragon dans *Voyage de Hollande*, en passant par H. Heine qui, à l'occasion de la peinture de J. Steen et généralisant l'expérience picturale hollandaise, compare "notre vie...[à un] baiser coloré de Dieu"⁴⁶. Tout voyageur aux Pays-Bas l'a éprouvé, en parcourant (explorant) une contrée où il n'a pu et su «observer» que ce que les peintres lui ont offert ou permis de voir, en orientant son regard. D'où l'impression de déjà vu, impression ressentie par le philosophe lui-même, lors de son propre périple hollandais de 1832, au cours duquel il eut constamment la sensation de contempler " partout des tableaux à la manière de Potter et de Berchem " (Hegel).

Partant l'on réévaluera le choix des sujets des peintres néerlandais et leur prédilection prononcée pour " les choses insignifiantes " (idem⁴⁷). Ils ne se réduisent point à la volonté délibérée d'en rester au ras du sol, volonté qui se justifierait elle-même par de strictes raisons conjoncturelles, naturelles (conditions de vie) ou psychologiques (mentalité), même si là encore cette composante joue un rôle, mais cette préférence traduit l'idée que rien n'est indigne du peintre, rien ne lui préexistant vraiment.

La valeur picturale ou poétique d'une œuvre ne réside pas dans un thème privilégié, fût-il apparemment sacré, ce dernier pouvant s'avérer fort grossier ou blasphématoire, s'il est maladroitement exécuté, mais et exclusivement dans la façon « poétique » de l'appréhender et de l'exprimer ou restituer. Tout, ou presque tout en la matière, dépend de la forme ou de la tournure, bref du style de l'artiste. Convenablement rendus, un paysan ou un facteur seront porteurs d'autant de sacré qu'un « saint » et certainement d'un sacré moins conventionnel et « idéologique » que celui des sempiternelles images pieuses : Van Gogh, cet autre génie hollandais, ne dira pas autre chose tout au long de ses *Lettres* et *Tableaux*.

⁴⁶ *Aus der Memoiren des Herrn von Schnabelewopski*

⁴⁷ *Correspondance* II p. 313 et *Esthétique* t. 5 p. 134

S'il y a donc bien chez les Hollandais "fusion totale avec le profane et le quotidien", pour reprendre les termes hégéliens de tout à l'heure, fusion caractéristique de l'esprit protestant, celle-ci ne signifie pas la négation du transcendant et son ravalement au quotidien, mais vise la sublimation du profane ou la révélation de la poésie inhérente à " la prose de la vie ", généralement inaperçue. Telle est l'unique motivation ou la nécessité incontournable de l'Art et de la Peinture en particulier, domaine où ont excellé indiscutablement les Néerlandais dont l'activité ne s'est ainsi nullement bornée à la sphère économique ou politique.

" Malgré leur attachement aux intérêts matériels, on ne peut pas dire que les Hollandais aient mené une existence médiocre et aux horizons spirituels bornés. "

Contrairement au portrait dénigrant qu'en brossent complaisamment certains, les Bataves forment " cette population intelligente, douée pour l'art " dépeinte par Hegel qui y avait rencontré de surcroît à Amsterdam " une bourgeoisie libre, riche et amie des arts "⁴⁸.

On peut maintenant formuler un jugement plus complet et plus objectif sur la peinture et corrélativement sur l'âme hollandaises :

" En nous plaçant du point de vue que nous venons de développer, pour formuler un jugement sur la peinture hollandaise, nous ne dirons plus qu'elle aurait dû s'abstenir de la représentation des sujets que nous avons indiqués, pour se consacrer à la représentation des anciens dieux, de mythes et de fables, ou à celles d'images de la Vierge, de crucifixions, de martyrs, de papes, de saints et de saintes. Ce qui fait partie de toute œuvre d'art fait également partie de la peinture, à savoir l'intuition de ce qui constitue l'homme en général, l'esprit et le caractère humains, l'intuition de ce qu'est l'homme et de ce qu'est tel homme donné. Cette intuition de l'intime nature humaine et de ses vivantes formes et manifestations extérieures, ce plaisir naïf et cette liberté artistique, cette fraîcheur joyeuse de l'imagination et cette sûre hardiesse de l'exécution, voilà ce qui forme la note poétique qui anime la plupart des créations des grands maîtres hollandais."

Et conclure : l'esprit néerlandais n'est pas étranger au Génie métaphysique ou poétique.

Demeure cependant une ultime difficulté. Pourquoi ce génie ou cette " note poétique " s'est-il limité, dans le cadre des Arts, à la seule peinture, puisque, nous l'avons déjà constaté, en dehors de ses peintres, les Pays-Bas ne peuvent s'enorgueillir ni de grands littérateurs, ni de grands musiciens ? Parallèlement, dans l'ordre de la spéculation, aucun philosophe spécifiquement néerlandais ne saurait être comparé aux savants renommés que ce petit pays a engendré en si grand nombre. Suite à cette longue, et pourtant incomplète, analyse, qui ne fut en fait qu'un « commentaire » de l'interprétation hégélienne de la peinture hollandaise, la réponse nous paraît s'imposer. Il suffit en effet de remarquer avec Hegel la spécificité de la peinture dans l'univers des Arts, pour comprendre que seule elle consonne pleinement avec la « philosophie » batave.

⁴⁸ *Esthétique* t. 5 p. 134 et *Correspondance* II p. 316 ; cf. égal. Huizinga, *H.K.* pp. 20 et 44

Sans entrer ici dans le détail minutieux (précis) du raisonnement (argumentation), signalons que, nonobstant son essence artistique ou métaphysique, la Peinture reste en tout état de cause astreinte à la spatialité (physique), la surface (toile) et la figure (motif), ou à la représentation. Qu'il le veuille ou non, le peintre, à l'inverse du musicien et davantage encore du poète proprement dit, sans parler du philosophe, dessine / représente nécessairement « quelque chose ». Sevoudrait-il sciemment et volontairement peindre abstrait que, sauf à se transformer en « géomètre » - qui de toute façon recourt également à une forme minimale de figuration, la schématisation -, il serait néanmoins obligé d'« esquisser » une configuration matérielle / physique (réelle). Certes celle-ci est bien, nous l'avons dit, appelée à devenir signe et non à valoir comme chose ou substance concrète - en ce sens la peinture a de tout temps été abstraite, " chose mentale " notait Léonard de Vinci en son *Traité de Peinture* - mais elle garde toutefois une attache indéfectible et identifiable avec un objet concret (particulier) reconnaissable, si vague soit-il. Comment et pourquoi regarderait-on sinon un tableau ? A l'opposé de la musique ou de la poésie, l'art pictural-plastique en général opère donc avec ou sur des signes incarnés (matérialisés). Fromentin le définissait : " L'art de peindre n'est que l'art d'exprimer l'invisible par le visible " Aussi est-il condamné, sous peine de disparition en tant qu'art spécifique, à la figuration.

Ne retrouve-t-on pas en tous les domaines la même tension entre l'abstrait et le concret dans l'âme hollandaise ? Cette dernière a inlassablement déployé son énergie dans le monde, cherchant, en économie comme en politique, à vaincre l'inertie qu'il lui opposait, mais toujours pour mieux y revenir, l'exploiter, et non pour lui donner entièrement congé, fût-ce en pensée (vide *Parties I et II*). En d'autres termes, elle fut perpétuellement habitée par la double, contradictoire et malgré tout effective exigence de transcender la nature (concret) vers l'Idéal (abstrait), tout en demeurant solidement ancrée ou établie en la première, sans jamais laisser totalement libre cours à ce dernier. Aux Idées théoriques pures la mentalité néerlandaise a constamment préféré " l'idéal fou de réel " (Verlaine). A l'instar de la peinture, de la Hollande nous dirons qu'elle représente une métaphysique sensible (vide *Partie III*). Pas étonnant qu'elle se soit principalement, sinon exclusivement, illustrée historiquement dans cette forme d'art, autrement dit, que " son moyen d'expression ait toujours été plutôt l'image visible que le mot " (Huizinga)⁴⁹. Rien de surprenant non plus qu'elle offre au philosophe et au théoricien en général une image si contrastée entre la prose (nature, vulgarité) et la poésie (idéal), image qui n'est que l'exact reflet de son *ethos* divisé ou partagé. Bien que point exceptionnel, ce paradoxal Génie hollandais semble suffisamment édifiant et exemplaire, pour que tant de penseurs - philosophes, de nationalités si différentes, s'y soient intéressés et aient finalement, par leurs avis divergents, confirmé le verdict de Hemsterhuis, écrivant en français, sur ses concitoyens : " cette nation unique qui réunit dans elle quantité de choses contradictoires " ⁵⁰.

J. Brafman

(Article paru dans *Septentrion* n° 2/1988)

⁴⁹ Verlaine, *A mes amis de là-bas* in *Quinze jours en Hollande* et Huizinga, *Holländische Kultur* p. 58 ;

⁵⁰ In *Œuvres philosophiques* t. III p. 138 (Leuwarde 1850) ; cf. égal. A. Dumas, *Amaury* XL